

◆ *Bibliothèque « Serbica »* ◆

www.serbica.fr

JARDIN À VENISE



ВРТ У ВЕНЕЦИЈИ

VRT U VENECIJI

MILETA PRODANOVIĆ

EXTRAITS

Traduit du serbe par Chloé Billon

Mars 2018

◆ ROMANS ◆

1.

EFFETS DES MIROIRS, BRISÉS

- Comment est-ce possible de n'avoir que deux miroirs dans un appartement pareil ? - la voix de Dora m'est parvenue depuis la salle-de-bains.

En temps normal, son rituel matinal devant le lavabo ne durait pas longtemps. Aujourd'hui était une exception. Elle avait décidé de recouvrir d'une couche de maquillage les ecchymoses sombres encerclées d'égratignures sur son visage. Elle n'était, il faut bien le reconnaître, pas particulièrement habile avec le mascara et le fond de teint, fluide ou en poudre.

- Je pense, ai-je dit, qu'il y en a encore un autre, à l'intérieur de la porte d'un placard qu'on n'ouvre jamais.

- Et je suppose que lui aussi est brisé. Comme ces deux-là.

- Il n'est pas brisé, ai-je rétorqué. Et ces deux-là non plus, ils sont juste fendus...

- Peu importe. C'est pareil. Ça te fait deux fois sept ans de malheur... Si je ne m'abuse, ça nous donne quatorze...

Depuis la porte de la grande salle-de-bains, sur le sol de laquelle se poursuivait le motif en échiquier du carrelage du couloir, j'observais les efforts de Dora. Rien à dire, elle avait raison ; la glace au-dessus du lavabo s'ornait d'une fissure légèrement oblique qui coupait son visage en cours de réfection à la hauteur du front.

- Tu vois bien que tu n'y arrives pas... Il vaudrait peut-être mieux renoncer. A moins que tu n'estimes judicieux de montrer aux télévisions étrangères que des ouvriers travaillant exclusivement de nuit sont venus grossir les rangs des manifestations...

- Connard... Tu te crois spirituel ?

J'ai décidé d'aller au bout de la question du verre réfléchissant. Je lui ai demandé si elle avait déniché ces données sur la malchance émise par les miroirs endommagés dans les écrits déchirés et antédiluviens sur lesquels elle s'appuyait pour préparer ses examens. Sur ces photocopies photocopiées de photocopies à peine lisibles, enterrées dans un dossier portant le nom de « croyances populaires », on aurait pu trouver une matière abondante pour les magazines spécialisés dans les phénomènes paranormaux qui étaient ces dernières années devenus si populaires.

- Non, mon chéri, c'est de la culture générale. Tout le monde le sait... Pas besoin de livres...

- Ce n'est pas moi qui ai cassé ces miroirs, ai-je précisé. Je pense qu'ils se sont fendus pendant un déménagement.

- Ce n'est pas ça qui va te sauver, la malédiction frappe tous ceux qui vivent avec des miroirs brisés.

J'ai dû capituler. Après tout, elle aussi y contemplait son reflet, s'exposait à leurs ondes négatives. Et, s'il y avait quelqu'un qui n'avait ces derniers jours pas eu de chance ou s'était retrouvé sérieusement en danger – c'était indiscutablement Dora, pas moi.

Elle a renoncé à dissimuler les conséquences de l'incident et, à mouvements nerveux, a commencé à se démaquiller. Cette entreprise, semblait-il, était loin d'être indolore, de temps à autre une grimace se formait sur son visage.

- Il existe une autre interprétation... a-t-elle déclaré en déverrouillant la porte de l'appartement. Le fait que tu possèdes deux miroirs brisés signifie que tes malheurs arrivent toujours par deux... Qu'est-ce que tu en dis ?

2.

SANG SUR CARRELAGE SALE

Elle ne m'a pas laissé le temps de lui répondre. Elle était pressée, elle se rendait à un rendez-vous, à la préparation d'un happening de plus, au cœur de l'euphorie. Comme si chez Dora, avec l'effacement progressif des bleus sur ses cuisses, son dos et son visage, avec la cicatrisation de ses éraflures, commençait à s'effacer le souvenir de ce qui lui était arrivé il y a quelques semaines.

Je me souvenais, quant à moi, très bien de cette journée, le dernier mercredi de l'année 1996.

Elle m'avait dit qu'elle m'appellerait en arrivant à « son » appartement. Depuis le début de l'automne, c'est-à-dire quelques mois, Doroteja louait une maison à la Croix Rouge¹. C'était, en réalité, sa troisième adresse. Elle la partageait avec deux camarades d'université et Marie-Charlotte, canadienne, directrice du bureau belgradois de l'une des nombreuses organisations non-gouvernementales qui était apparues et s'était multipliées dans l'espace balkanique au cours des années quatre-vingt-dix. Dora, parallèlement à ses études d'anthropologie, travaillait à temps partiel pour « People in Need », acronyme PIN, et ces revenus lui donnaient, comme elle le disait parfois, « un aperçu de la liberté ». Elle était, donc, financièrement indépendante de ses parents. Même si je le lui avais proposé à plusieurs reprises, elle ne s'était jamais complètement installée chez moi. Depuis qu'elle m'avait, je cite, « ramassé sur une étagère à la librairie », notre relation était caractérisée par une existante inexistence. A l'été 1995, alors qu'elle venait de rompre avec l'un de ses mecs de l'époque, elle s'était retrouvée avec deux billets pour le concert des « Rolling Stones » à Budapest.

¹*Crveni Krst*, la Croix Rouge, quartier de Belgrade

Et sans cavalier. Je ne sais pas moi-même si notre rencontre fut le fruit hasard ou d'une sorte de siège devant la librairie où je passais à ce moment pas mal de temps. Plus tard, suivant le moment et l'occasion, Dora avait énoncé l'une ou l'autre des possibilités. Au concert, dans le stade, il a plu sans discontinuer, ce qui n'a pas empêché les arrière-grands-pères du rock'n'roll de mener la représentation à sa fin. A la fin du spectacle, trempés jusqu'aux os, nous nous sommes cachés entre les autobus sur le parking. Je pense que Dorica avait peur de tomber, dans la foule des Belgradois présents, sur quelqu'un qu'elle connaissait, quelqu'un à qui elle devrait expliquer qui j'étais. Étant donné les circonstances, depuis le début, j'étais donc dans cette relation « celui qui suit », si bien que ses changements d'adresse impromptus ne me dérangent pas outre mesure.

Après avoir plusieurs fois de suite dormi chez moi et quitté mon appartement au petit matin, elle avait décidé de passer la nuit à la Croix Rouge. Il me semble qu'elle m'avait même donné des explications. J'attendais donc son appel. Des raisons d'avoir un mauvais pressentiment, j'en avais plus qu'assez. Cela faisait plus d'un mois que, à Belgrade et dans d'autres villes de mon pays, les manifestants descendaient dans la rue pour protester contre d'énormes élections truquées. Les attentes du gouvernement selon lesquelles, avec le froid et la lassitude des participants, le mouvement allait s'essouffler et finir par disparaître après quelque temps, s'étaient révélées inexactes. Au contraire, les manifestations prenaient de plus en plus d'ampleur.

Au cours des semaines passées, Doroteja n'avait pas ménagé ses efforts pour essayer de me transmettre quelque chose de son tout récent militantisme politique. Au début, je ne m'étais pas laissé faire. Je lui avais dit que je n'aimais pas les rassemblements de masse, que lors des premières grandes manifestations des années quatre-vingt-dix, à laquelle je m'étais, comme tout le monde, rendu mal préparé, j'avais avalé du gaz lacrymogène en quantités suffisantes pour toute la décennie. Même si l'une de mes connaissances avait récemment conclu

que Dora avait enfin réussi à me faire sortir de ma tanière – je ne suis pas sûr que le mérite lui en revienne exclusivement. J’avais sans doute plutôt été attiré par le grondement qui montait du fond du canyon des rues de la ville. Après de nombreuses années de dépression, malgré le froid, le vent et la bruine qui raccourcissaient encore les journées déjà courtes, Belgrade avait pour la première fois depuis longtemps recommencé à ressembler à une ville. Les gens, comme une dizaine, quinzaine d’années auparavant, prononçaient le mot : énergie. Ce mot qui, en réalité, ne signifie rien, mais qui est capable d’embrasser quasiment tout ce que l’homme est en état d’imaginer, se faisait de nouveau entendre à chaque coin de rue. Et voilà, c’était peut-être précisément cette soi-disant *énergie* qui m’avait attiré. Je faisais montre de ma faiblesse envers un stéréotype de plus.

À un moment donné, le régime a décidé d’opposer *son* peuple aux personnes spontanément rassemblées, de dresser en face des révoltés désarmés des hommes dociles, mais armés – d’aller en province chercher ses partisans, fidèles des programmes télévisés du régime, de les conduire à la capitale et, si le besoin s’en faisait sentir, de les lâcher au combat. Dès l’instant où fut annoncée cette grande orchestration d’hommes, l’inquiétude commença à grandir dans les rues. Dora, en général, se moquait des « catastrophistes ».

Cependant, elle aussi, semble-t-il, se relâcha au dernier moment. Comme on dit dans l’argot belgradois - elle *craqua*. Elle passa le plus clair de la nuit précédente éveillée, à essayer de capter de temps à autre le signal d’une des stations de radios étrangères sur les ondes longues. Étant donné que les nouvelles technologies avaient découvert les avantages des ondes ultra-courtes pour atteindre le cercle le plus large de consommateurs, ce qui avait pour conséquence qu’aucun des appareils neufs ne possédait d’échelle avec les noms des villes, nous avons descendu la vieille radio du grenier. De la boîte en bois ne sortaient que des grésillements. Je lui ai fait remarquer que nous ferions aussi bien d’utiliser cette radio comme élément d’éclairage – sur la plaque frontale de bakélite, les ouvertures miniatures en face

des noms de villes laissaient passer une lumière venue des entrailles de la machine en bois, projetant sur les murs de la chambre d'irrégulières cascades de carrés. Mes mots n'ont fait qu'ajouter à sa rage.

- Je veux juste voir ce qu'ils veulent, est-ce qu'ils veulent du sang... Ce qu'ils veulent... a-t-elle répété.

Impassible, j'ai rétorqué que ce n'était certainement pas sur l'un des programmes mondiaux dans notre langue qu'elle allait recevoir une réponse à cette question. Pas plus que sur aucune des stations nationales.

Elle a abandonné, tourné nerveusement autour de la chambre, allumé cigarette sur cigarette, avant d'essayer à nouveau de trouver sur l'échelle quelque chose de plus que des grésillements ; parfois, les grésillements devenaient des sortes de gémissements modulés, à un moment nous avons entendu un prêche en latin, le russe se mélangeait à l'arabe, aux saluts et vœux pour les marins.

Je me suis endormi et j'ai laissé Dorica à la cacophonie qui nous arrivait des ondes longues et ultra-courtes, de la ville et du monde. Son pressentiment s'est confirmé : le jour suivant, nous avons entendu des coups de feu dans la rue Knez Mihajlova², nous avons vu des gens courir, puis un manifestant gisant dans une flaque de sang sombre.

Dans le cortège, nous sommes longtemps restés bloqués aux abords de Kalemegdan³, dans la foule couraient des rumeurs sur des échauffourées, on parlait de deux ou trois morts, puis vint la nouvelle que l'homme que nous avons vu n'était que blessé, ce qui semblait relativement improbable. Nous avons été les témoins des premières escarmouches sur la place principale de la ville, assisté à l'installation et aux tentatives de

² Rue commerçante du centre historique de Belgrade, l'une des plus chères et les plus prestigieuses.

³ Ancienne forteresse à l'extrémité du vieux centre, au confluent de la Save et le Danube, devenue un parc très prisé. La rue Knez Mihajlova débouche sur l'entrée principale du parc.

destruction d'une scène sur Terazije⁴, senti la pression des corps refoulés par les cordons de sécurité. Sous les casques bleus, derrière les grands boucliers transparents, les visages étaient, semble-t-il, un peu effrayés, plus nerveux que les jours précédents. Finalement, en deux ou trois endroits, le défilé strident, le chœur de sifflets mené par les tambours, est passé sur des traces de lutte, nous avons foulé des banderoles déchirées, des restes d'affiches portant le visage du dirigeant.

Nous nous sommes séparés à la fin des meetings parallèles, elle m'a annoncé qu'elle devait passer à la faculté, pour vérifier si un tract qui lui tenait particulièrement à cœur était parti à l'impression – elle se fâchait toujours lorsque je comparais son activité militante aux imprimeries illégales des Partisans⁵ dont on nous avait tant parlé au cours de notre scolarité en Yougoslavie socialiste –, et elle a promis qu'elle rentrerait directement chez elle. Il allait de soi qu'elle m'appellerait quand elle arriverait à sa base, à la Croix Rouge.

La voix que j'ai entendu dans le combiné, cependant, n'était pas celle de Dora. Sa camarade d'université, qui se présenta comme Aleksandra et qui ajouta que nous nous étions déjà rencontrés, bien que ça n'ait en l'occurrence aucune importance, avait l'air plutôt inquiète. Elle m'a demandé si j'avais eu des nouvelles. Je n'en avais pas eu. Je venais à peine de rentrer chez moi. Elle a fait une petite pause, comme si elle se demandait comment commencer.

- Il y avait foule... Après, sur Terazije... Autour du tram dix. Tu m'entends ?

Elle m'a dit qu'ils s'étaient dirigés, avec Dora et d'autres amis, vers la place Slavija⁶, une ou deux heures après que la foule se soit dispersée. Et que d'une ruelle, ils n'avaient pas vu exactement d'où, peut-être du passage à côté du grand magasin,

⁴ Grande place à l'autre extrémité de la rue Knez Mihajlova.

⁵ *Partizani*, les Partisans : mouvement de résistance communiste pendant la Seconde Guerre mondiale, dirigé par Tito.

⁶ Slavija : grande place du centre-ville, à mi-chemin entre Terazije et le quartier de la Croix Rouge.

étaient sortis en courant des types avec des battes de base-ball. Et des bonnets en laine leur cachant tout le visage.

- J'ai réussi à leur échapper. Il y en a juste un qui m'a un peu agrippé la jambe. Ils frappaient tout ce qui leur tombait sous la main. A la radio, plus tard, quand j'ai réussi à me traîner à la maison, aux informations exceptionnelles, ils ont dit qu'ils avaient même tabassé quelques retraités... qui s'étaient retrouvés par hasard sur le chemin...

Elle a fait une nouvelle pause. Je n'ai pas posé de questions, j'ai attendu qu'elle en vienne d'elle-même à ce pourquoi elle m'avait appelé.

- Dora est très probablement aux Urgences... Ils ont dit que quelques voitures étaient venues... des ambulances des urgences. Ils l'ont sans doute emmenée là-bas. Tu pourrais peut-être y aller. Je n'ai pas prévenu sa famille...

Devant le Centre des Urgences, je suis tombé sur une foule qui n'avait rien à envier à celle qui défilait dans les rues. L'atmosphère était, semblait-il, tout aussi électrique. Les infirmiers et les médecins tentaient de persuader les visiteurs rassemblés de s'écarter du porche d'entrée et de libérer le passage pour les cas urgents. Les imposants policiers ne persuadaient ni rien ni personne – quand le cercle devenait trop étroit, ils se contentaient de repousser brutalement ceux qui croyaient que leurs parents ou amis étaient à l'intérieur. La surface de leurs boucliers reflétait la lumière clignotante des tubes néons de la voie d'accès.

Quand, à un moment, la foule s'est écartée pour laisser passer un taxi, j'ai aperçu une grande, longue trace de sang sur le carrelage jaune et sale. Interrompue, piétinée par endroits, mêlée à la boue noire de la ville.

Quelqu'un a suggéré que nous essayions d'entrer par la fenêtre du rez-de-chaussée. Il y avait pas mal de gens que je connaissais, certains de nom, certains seulement de visage. Il s'est avéré que l'homme à côté de moi était l'ami ou le voisin d'un médecin qui est sorti un instant. Rade, m'a-t-il dit, était de son immeuble. Mais il n'a pas essayé de s'approcher de lui – en

un instant s'était refermé autour de l'homme qui portait une pèlerine sur sa blouse blanche un cercle de gens qui criaient plus fort les uns que les autres, posaient des questions insensées. Ses courtes phrases recevaient un écho et étaient transmises plus avant dans la foule, ses gesticulations étaient sujettes aux interprétations les plus diverses.

- Ils recueillent des informations personnelles – a murmuré une vieille avec effroi.

Le médecin a réussi à s'extraire du cercle des excités et s'est dirigé vers l'ambulance. En se retournant, il a aperçu son voisin et l'a discrètement, d'un signe de tête, invité à s'approcher.

Je me suis mis en route avec mon compagnon de malheur inconnu, à qui le médecin avait indiqué les entrées non gardées de l'ensemble complexe des bâtiments hospitaliers. Nous avons erré à tâtons dans des couloirs sans éclairage, descendu des escaliers pour en grimper d'autres, heurté des appareils recouverts de toile cirée qui barraient le passage. On dirait les sous-sols de l'inquisition, ai-je pensé, le dépôt d'une salle de torture. Nous sommes passés sur du carrelage ébréché, par des portes arrachées. Dans un long couloir où nous nous sommes retrouvés après un virage de plus, nous sommes pour la première fois tombés sur des blessés. Ils gisaient sur de hauts lits roulants, métalliques. Certains mêmes sur les bancs pour les visiteurs. J'ai jeté un coup d'œil dans l'une des vastes chambres d'hôpital. Dix lits, et beaucoup plus de patients. Des ampoules louches et dénudées. Une atmosphère de refuge de fortune ou, pire encore, de camp. Juste derrière la porte, un lavabo bouché rempli d'eau sale. Cris et gémissements. Certains en pyjama déchiré. La plupart dans les vêtements dans lesquels on les avait trouvés dans la rue. Hématomes. Seuls les pansements se distinguaient par leur blancheur. Cris et gémissements.

Du coin du couloir a émergé une infirmière. Le nom du médecin s'est avéré le mot de passe adéquat. Malgré tout, elle nous a averti dans un murmure de ne pas nous attarder et de ressortir comme nous étions entrés. Avant de se perdre dans

l'une des chambres d'hôpital, elle a accepté de me montrer où était Dora. Ayant compris que donner un nom n'avait aucun sens, je me suis contenté de lui décrire brièvement les circonstances, l'heure... Comme je l'avais présumé, c'était suffisant.

- Rien de grave, a-t-elle annoncé avant de faire une petite pause, comme pour mesurer le poids de ses mots. Rien de très grave...

Dorica était allongée sur un brancard posé sur deux chaises, dans le couloir, devant une porte cadenassée par une chaîne. Au-dessus d'elle, dans la pénombre, on distinguait une affiche déchirée et de mauvaise qualité d'impression sur la prévention du cancer du sein. Elle était recouverte d'une doudoune, sa tête bandée renversée en arrière. Sur les losanges bombés de sa veste, elle maintenait d'une main égratignée de grandes radios carrées. Ce n'est que lorsque je me suis complètement rapproché et penché sur elle qu'elle m'a remarqué.

- Tu peux marcher ? ai-je demandé.

- Sans doute... a-t-elle gémi. Fais-moi sortir d'ici. Tout de suite...

Les fenêtres de ma « coccinelle Volkswagen » jaune étaient embuées de froid. Sur leur surface intérieure s'étaient formés des cristaux semblables à des éventails miniatures s'entrecoupant. De temps en temps, j'essuyais le pare-brise de la manche de mon manteau, histoire de voir où j'allais. Sur la joue gauche de Dora, sous le pansement, émergeaient de sombres alluvions de désinfectant.

La radio n'était pas allumée dans la voiture. On n'entendait que le grondement caractéristique du moteur de ma maladroit automobile. La bruine formait autour des lampadaires des cercles de lumière. Des auréoles. Nous sommes passés devant la faculté de droit. J'ai ralenti. Dans le parc de Tašmajdan, on pouvait distinguer les silhouettes sombres des policiers. Les autobus qui les avaient conduits depuis des petites bourgades tranquilles et éloignées de mon pays étaient garés un peu plus loin, près de l'église.

Dora a doucement tourné la tête vers la droite et regardé vers le parc. Elle a frissonné.

- Nos anges... ai-je grommelé. Des anges avec des boucliers transparents...

Elle a gardé le silence.

- « Reflet du monde sur la surface d'un bouclier de police », ai-je déclamé, ça pourrait faire un titre de roman... ou de recueil de poèmes...

Et comme si toute l'électricité, toute la haine de Dora qui s'était condensée sous la coupole de la « coccinelle » jaune se retournait soudain contre moi :

- Mais c'est quoi ton problème, s'est-elle écriée, qu'est-ce qui te prend, putain de merde... Tu serais pas écrivain, par hasard ? Tes vanes créatrices se sont pas ouvertes ces dernières années ? Une pulsion soudaine...

Elle a fait une petite pause avant de reprendre :

- On est tous dans la merde, la gueule cassée... et toi t'es inspiré. Il s'en est fallu de peu que je finisse dans un tiroir du frigo de la morgue, et toi tu dis des conneries...

3.

CONSTRUIS-MOI UNE VILLE...

En d'autres circonstances, Dora aurait, je le sais, crié, mais les douleurs dont elle souffrait, son bandage sur la tête et ses égratignures, ainsi que probablement ses bleus encore frais sur les jambes et le dos, avaient changé sa voix en une sorte de sifflement sourd gonflé de haine. Sur l'échelle sonore, l'intonation dont elle avait commenté ma tentative déplacée de détendre l'atmosphère se situait à l'extrémité complètement opposée de la mélodie avec laquelle elle avait, il n'y a pas si longtemps, dans la chaleur et la sécurité des draps, prononcé la phrase : *construis-moi une ville*.

Cet ordre en général tendrement prononcé, cette incantation qui représentait peut-être une lointaine allusion au prophète Isaïe, était un appel au récit. Un récit que, blottie contre moi, elle complétait parfois. Ainsi, ensemble, dans la chambre faiblement éclairée, dans l'atmosphère romantique des coupures de courant, enveloppés dans des édredons et des couches de couvertures, nous voyageons dans des lieux ébauchés par nous-mêmes. Et dans d'autres époques. Je parlais, et Dora, telle un habile navigateur, rapprochait ces images de domaines plus sensibles, de ces espaces dont j'avais souhaité qu'ils demeurent à jamais recouverts de couches de cendres volcaniques.

Dora ne comptait pas parmi les amoureux de la belle littérature. Encore moins de notre littérature nationale. L'un des rares romans qu'elle ait lu jusqu'au bout et avec attention, elle m'en raconta des passages à plusieurs reprises. Plus particulièrement un détail à propos d'un jardin imaginaire à Venise, où celui qui y pénètre voit l'histoire de sa vie complètement transformée⁷.

- Ne t'enflamme pas, lui disais-je en général, faisant

⁷ Il s'agit du roman *Vie et commentaires*, de Radoslav Petković.

comme si je ne connaissais pas cette histoire, comme si je ne connaissais pas ce jardin. C'est juste une histoire. Du fantastique.

- Peut-être, mais elle est très intéressante. Et on en a tellement besoin.

- Et si tu te retrouves avec une histoire encore pire que celle que nous vivons ?

- Je ne sais pas, répondait-elle doucement.

Doroteja, plus souvent appelée Dora, était la sœur, beaucoup plus jeune, d'un de mes amis de lycée. Plus exactement, sa demi-sœur du côté de sa mère, étant donné que les parents de Gane avaient divorcé quand il était tout petit. Dragan, plus connu sous le surnom de Gane, était un enfant modèle, sérieux en tous points, je pense qu'il avait étudié la technologie, l'informatique, la programmation, en tous cas quelque chose que l'on pouvait facilement exercer dans les contrées outre-atlantique. Rien d'étonnant donc à ce qu'il ait été parmi les premiers, quand avaient commencé les mobilisations, ou les premières salves de fusil en Croatie, à partir au Canada.

Je les ai rencontrés sur la place Slavija. Toute la famille. Je ne me souviens plus si les sanctions avaient déjà été votées, si l'aéroport fonctionnait ou non, si l'autobus dans lequel il chargeait ses valises se rendait à l'embarcadère aérien de Belgrade ou de Budapest – je suis tombé par hasard sur la scène d'adieux. Gane a noté mon adresse dans un carnet fatigué, même si nous savions tous les deux très bien qu'il ne la recopierait sur aucune enveloppe ou carte postale.

Depuis l'époque où nous étions amis – et alors déjà nous n'étions pas particulièrement proches – de nombreuses années s'étaient écoulées. Si nous avions eu, en notre temps, quelques centres d'intérêts communs, ils avaient complètement disparu. C'est pour cela que je n'ai pas voulu m'attarder, leur dérober des instants de séparation pathétique. Sa sœur du nom de sa mère, qui à l'époque de notre lycée était encore bien loin de rentrer à l'école, et qui pour cette raison n'existait dans notre monde ado-

lescent que comme une donnée parfaitement accessoire, se tenait un peu à l'écart du reste de la famille.

D'après mes estimations, qui s'avéreraient exactes, elle devait être au début ou vers le milieu de ses années de lycée. Arborant au détail près un look que l'on aurait pu grossièrement catégoriser comme *post-punk*. Les cheveux très courts, noirs, les pointes des mèches dressées décolorées. Telle un spécimen d'oursin royal. Une veste en cuir noire, trop grande, peut-être celle de Gane, et – je n'en avais jusqu'alors vu que dans des magazines – un anneau au coin du sourcil. Lorsque, en partant, je leur ai une dernière fois adressé un signe de la main général, la veste en cuir noire n'a pas changé d'expression – jouant l'absence avec concentration, elle a continué à mâcher son chewing-gum.

Plus tard, Dora me rappellerait souvent cette rencontre. Plus souvent que, par exemple, notre voyage inattendu à Budapest. Je ne sais vraiment pas ce que j'avais fait pour mériter qu'elle se souvienne de moi. Lorsque je lui rappelais sa posture de punk, elle évacuait la question d'un signe de main, s'efforçant d'éclater de rire.

- Tu ne comprends donc rien ? Je t'ai fait marcher.

Elle marquait une petite pause avant de reprendre :

- À l'époque déjà, t'étais un daron...

Nous sommes tous les deux nés et avons grandi dans une ville dont les citoyens sont incapables de donner la mesure. De l'avis d'une partie de ses habitants, Belgrade est une banlieue de la Sibérie, le dernier lieu à la portée des froids vents ouralo-carpates, le trou du cul du monde, une province endormie, un rassemblement d'êtres laids, sales et mauvais, tandis que les histoires de l'autre partie la décrivent comme une agglomération construite sur le nombril même du monde, le point de rencontre incontournable et bouillonnant de l'Orient et de l'Occident.

Conformément à cette ambiguïté, lorsque l'industrie mondiale du divertissement, par le biais de grandes copro-

ductions cinématographiques, avait posé le pied sur le sol de la deuxième Yougoslavie, la communiste, notre ville avait joué Bucarest, Moscou, Novossibirsk et Magnitogorsk, des lieux caractérisés par une même grisaille égalitariste, zones désespérées de la *terra incognita* située du mauvais côté du rideau de fer. Mais de la même manière, du fait du coût exceptionnellement bas de la vie qui est une caractéristique constante de la région, et permet donc une production cinématographique bon marché, les rues et façades de Belgrade, dans certains spectacles, grâce à de mystérieuses retouches scénographiques, avaient endossé avec succès le rôle de Rome, Salzbourg, Vienne, Nice, Munich, et dans un cas précis, me semble-t-il, même de Paris.

Parallèlement à cette division métaphysico-géopolitique, entre Dora et moi béait un autre gouffre. Mon Belgrade et le sien n'avaient quasiment rien en commun.

Dora se moquait souvent des stéréotypes que l'on attribuait facilement à sa génération, mais elle était également consciente que ces simplifications et généralisations se tissaient autour de faits réels. Elle ne prononça jamais aucune des nombreuses phrases répétées à l'envi dans les fades émissions télévisées consacrées aux toxicomanes, aux perspectives des générations à venir, à l'influence de la « guerre dans l'entourage proche » sur les jeunes âmes, à la violence urbaine ou à la peste blanche – elle ne déclara jamais qu'elle vivait sur des ruines. Elle appartenait à une génération qui était entrée dans l'organisation des pionniers⁸ après la mort de Tito, une génération qui avait fait ses premières folies sous le gouvernement de Slobodan Milošević, qui avait grandi en des temps de violence omniprésente, et qui n'avait eu connaissance de tout ce qui rendait la vie plus belle pour les générations précédentes dans les Balkans occidentaux que par la bouche des autres. Pour elle et ses amies, Dubrovnik était un lieu indéterminé pour lequel on se faisait la guerre, et elles ne rencontraient les mots Mljet ou

⁸ *Pioniri*, « les pionniers » : organisation des jeunesses communistes yougoslave

Hrvar⁹ que de temps à autres dans les mots-croisés. Ses plus belles années tenaient toute entières dans ce vers de rappeurs belgradois : *pas de thunes et beaucoup de honte.*

Dans un petit livre, un Marco Polo imaginaire évoque pour un Kubla Khan imaginaire mais curieux les villes qu'il affirme avoir visité. Un lecteur ingénieux se rendra rapidement compte que toutes ces villes de mots perdues aux confins du pays du puissant conquérant ne sont en fait toujours qu'une seule et même ville, une ville dont les khans de son armée ne s'étaient même pas approchés. Venise. Elle est dans les monologues du Marco Polo apocryphe dépeinte sous des milliers de visages les plus variés : palais, ponts, façades de marbre, tours et coupoles, jardins et canaux. Moi aussi, dans les histoires que m'extorquait Doroteja, j'essayais par mes mots de construire des villes où nous n'avions jamais été, des villes plus belles et plus brillantes dont nous séparaient les frontières, les fronts, les visas et le naufrage dans le désespoir, mais c'était, malgré tous mes efforts pour échapper au récit, toujours la même ville. Et la même époque. C'était le Belgrade des années quatre-vingt du vingtième siècle, une époque où tout le monde « dansait avec le transistor sur l'épaule ». Avec une telle intensité que pris dans cette transe, dans cette insouciance obsessionnelle, nous avons presque tous été incapables de discerner les contours de la catastrophe qui se rapprochait.

Dora posait des questions, elle s'intéressait aux détails les plus invraisemblables. Elle faisait un enquêteur particulièrement inhabituel et persévérant. Elle voulait tout autant connaître les circonstances de ma vie qu'avoir un aperçu de l'ambiance dans laquelle nous évoluions, l'image d'un pays « entre », ni d'un côté ni de l'autre, un pays « ni chaud ni froid », un pays coincé entre deux blocs, entre deux idéologies, un pays qui avait donné à sa double vassalité le nom d'indépendance, qui avait utilisé cette position pour obtenir des crédits infinis et déversé cet argent sur le peuple, comme un anesthésiant, comme un moyen très efficace d'empêcher la

⁹ Mljet et Hvar : deux îles croates.

population de penser plus qu'il n'était nécessaire, pour la paix en général et pour la paix de ceux qui étaient au pouvoir.

Cependant, comparée à celle que nous vivions, n'importe quelle époque avait l'air d'être la meilleure possible. C'est précisément pour cela que je m'efforçais, dans ce que je racontais, d'évoquer les mauvais côtés de la séduisante période baroque du socialisme yougoslave. Cet édifice que je construisais devant elle et pour elle, de ne pas le dresser comme une photographie en noir et blanc, comme un palais idéalisé. Je lui parlais sans arrêt du mensonge subtil de cette époque, un mensonge que bien peu avaient remarqué.

Ma relation avec Dora, entre autres, me donnait la possibilité de prêter l'oreille aux voix de gens beaucoup plus jeunes que moi. J'ai été surpris de découvrir à quel point leurs opinions étaient façonnées en fonction de l'image mythique des générations précédentes. Une réaction de rejet radical aurait été, croyais-je, bien plus naturelle. Mais de ce rejet il n'y avait que des ébauches, du moins dans le cercle de Dora, dans cet étroit segment des jeunes de vingt ans de la capitale dont l'énergie d'expansion naturelle se heurtait aux murs invisibles d'une communauté fermée, dont la curiosité s'épuisait en batailles avec les mutations triviales des idéologies du passé.

J'évitais, dans le cercle de ses pittoresques amis, du moins ceux qui s'étaient relativement rapidement habitués à la présence d'un « daron », de jouer à l'apôtre de l'époque dorée d'avant-guerre. Je n'avais pas envie de passer à qui que ce soit le bâton d'estafette de notre génération de frustrations, de transmettre nos mythes aux ramifications démesurées. Je me souvenais à quel point nous avions, moi et mes camarades, en notre temps été empoisonnés par les mythes des « soixante-huitards », authentiques ou non, peu importe, par ces histoires arrivées à d'autres et incessamment répétées, et qui dissimulaient mal l'échec, le naufrage et la marginalité fondamentale de la « grande histoire » des quelques générations dont l'envol avait coïncidé en Europe avec une année d'agitation généralisée. À l'époque où, très jeunes encore, nous nous grisions de ces

paroles, leur dimension d'exagération et de mystification avait depuis longtemps recouvert la fragile construction sur laquelle tout reposait. Les interprétations avaient depuis longtemps englouti les faits.

Et, de la même manière que tous les mythes dont nous avons été abreuvés avaient éclaté sous l'énergie de rapides riffs de guitare, à la fin des années soixante-dix, les manifestations étudiantes représentaient selon moi l'instant longtemps attendu de cristallisation de ceux qui avaient grandi sur fond de désagrégation du pays, de guerre et de désespoir. Doroteja était trop jeune pour avoir participé activement aux premières révoltes étudiantes contre Milošević, au début des années quatre-vingt-dix. S'en était suivie une période de relative lassitude, calme, résignation... L'éruption actuelle était son moment. Sa transformation avait été foudroyante et totale. Comme plus ou moins tous les membres de son cercle, Dora ne pensait auparavant qu'à finir ses études le plus tôt possible et à disparaître dans n'importe quel pays étranger prêt à les accueillir elle et son diplôme. Tout juste si elle n'excluait pas toute autre solution possible. À présent, tout d'un coup, elle avait découvert de nombreuses raisons d'être ici : « Belgrade, c'est le monde ».

- Tu ne te rends pas compte que les yeux du monde entier sont braqués sur nous ? M'avait-elle demandé il y a quelques jours.

- Où est-ce que tu as été pêcher cette formule monstrueuse ? Je n'ai pas pu me retenir.

4.

PAGE NEUF, PETITS CARACTERES

Je suis donc resté seul dans ma capsule, mon appartement – dans le matin brumeux et crépusculaire de Belgrade, emmitouflée dans des écharpes et des couches de pulls, maîtrisant le verglas sur les marches non nettoyées de Varoš-Kapija, Dora s’est hâtée vers le lieu où commençait la promenade de protestation matinale des étudiants.

Cette vignette à propos du malheur qui, à cause d’une paire de miroirs brisés, arrive en deux vagues, j’étais sûre que Dora l’avait inventée sur le pas de la porte, juste pour me donner matière à réflexion pendant que je me préparais à sortir. Je n’étais, en toute sincérité, pas particulièrement pressé. Pendant que je faisais bouillir l’eau pour le café du matin, j’ai machinalement, sur le sommet de la pile de journaux, bulletins et brochures accumulées, attrapé un tabloïd au bandeau rouge. Un exemplaire vieux de quelques jours.

En bas de la page neuf, celle qui donnait des nouvelles de la vie mondaine, je suis tombé sur le titre suivant, en petits caractères : *Une mère grièvement blessée par un musicien*. Les économies d’espace dans les journaux sont souvent responsables d’imprécisions, voire de glissements orthographiques dans les titres – je pressentis que le musicien mentionné n’avait pas blessé n’importe quelle mère, mais bien la sienne.

Je ne me serais sans doute pas attardé sur l’encart allongé rempli de deux colonnes de petits caractères, si un nom connu n’avait pas fait irruption au coin de mon champ de vision.

Mihajlo Lisičić. Un garçon « de la ville », plus encore, un garçon « du quartier ». Et même plus – un garçon de mon immeuble, un ancien voisin. Mimi, Liske, Lisac, Foksi et – avant

tout et conformément à son souhait explicite – Lisicki. Je me suis levé machinalement, j’ai allumé la lumière principale et, tout en déambulant autour de la pièce, j’ai lu avec attention tout le texte signé des initiales R. B.

De sous les formulations stéréotypées émergeaient des données, elles aussi parfaitement en accord avec ce que je savais ; il vivait avec sa mère, ils avaient déménagé quelque part à la lisière de la ville, les dates données avec son nom, entre parenthèses, étaient exactes, enfin, même ce qui était « extrait » pour en faire un sous-titre ne laissait pas la moindre place au doute, il était écrit : *ancien guitariste du fameux groupe « Zenit »*. Mon regard s’est arrêté sur des formulations telles que : « au moyen d’un objet contondant », « sous le coup de l’émotion », et même quelque chose que l’on ne mentionne ordinairement pas dans ce type de texte – « peut-être sous l’influence de stupéfiants ». L’adjectif « graves » qualifiant les blessures renvoyait au fait que Jelisaveta Lisičić était dans le coma et que – selon le vocabulaire standard des journalistes dont on n’avait ici non plus pas fait l’économie – les médecins du centre hospitalier « luttèrent pour sa vie ».

Et, bien entendu – la police ne donnait pas davantage de détails car « l’enquête était en cours ».

Tout ce que j’ai lu ne m’a pas permis de deviner ce qui s’était passé. Mais d’un autre côté, je n’ai pas pensé un seul instant qu’il pouvait s’agir d’une erreur, que la scène dont avaient été témoins les murs de leur appartement de Banovo Brdo¹⁰ n’avait pas eu lieu.

Lorsque l’homme est confronté à une nouvelle si inattendue et, pourrait-on dire, dramatique, les premières pensées qui lui viennent ne sont en général pas liées à l’essence même des faits. Elles peuvent même être triviales, absurdes. À aucun moment, par exemple, je n’ai essayé de visualiser la scène superficiellement décrite dans les informations journalistiques. Je me suis juste dit que Lisicki, en des temps meilleurs et dans

¹⁰ Quartier résidentiel et excentré de Belgrade.

des circonstances légèrement différentes, se serait efforcé de trouver qui se cachait derrière ces initiales pour, à défaut d'autre chose, le couvrir d'injures. Même si l'on pouvait interpréter ces lettres comme « rédaction de Belgrade ». Il était très sensible aux citations erronées du nom du groupe, il terrorisait les journalistes, on racontait que les correcteurs de toutes les rédactions avaient reçu la consigne expresse de ne surtout pas oublier les trois dernières lettres du nom – le groupe s'appelait en réalité « Zenith F. C. ». Le « h » à la fin représentait tout autant un petit écart de la véritable inspiration du nom du groupe, du nom d'un mouvement artistique local qui avait après la Première Guerre mondiale occupé une place en vue dans le dadaïsme européen, qu'une discrète trace de l'espoir que le groupe pourrait un jour arpenter les voies de la gloire internationale. « F. C. » n'était en aucun cas l'abréviation de football club, mais un autre ajout pédant – « *For Connoisseurs* », pour les connaisseurs.

Dans les deux appartements, personne n'a décroché le combiné, et l'unique interlocuteur que j'ai réussi à joindre, j'y suis arrivé avant tout parce que c'était l'un des premiers propriétaires de téléphone portable en ville.

Igor Galostian était, et je ne suis pas le seul à le penser, le maillon le plus faible de l'ancien groupe « Zenith F. C. », leur batteur habituel qui contribuait davantage à l'entourage visuel que sonore du groupe. Suite à la dissolution du groupe, Igor avait fondé la maison de disques « NEP Records » qui, avec le naufrage de la production de disques étatique et à grande échelle, avait obtenu les droits non seulement des rares enregistrements de leur ancien groupe, mais également de la majeure partie des créations des autres groupes belgradois de la « nouvelle vague ». Dans le contexte de piratage musical éhonté des années quatre-vingt-dix, ça ne signifiait pas grand chose : l'entreprise d'Igor, à la différence de l'agence touristique de son frère aîné qui apparaissait souvent comme le sponsor des disques de « NEP Records », ne générait pas beaucoup de revenus. Par contre, l'établissement qu'il avait ouvert à proximité du

plus grand marché de la ville, un peu en dehors du centre au sens le plus étroit, pouvait, lui, être considéré comme une bonne affaire commerciale. Sur le modèle de la maison de disques et de production, il se nommait le « NEP bar ». Rapidement après son ouverture, il était devenu le lieu de rassemblement favori des travestis de Belgrade.

L'ancien bassiste, à présent propriétaire d'un café qu'il préférerait appeler club, ne savait rien de plus que les nouvelles publiées dans les journaux.

- Qu'est-ce qui t'étonne, Baki ? ai-je entendu dans le combiné. Il ne fait que sombrer de plus en plus bas depuis plus de dix ans. Tu ne l'as pas vu ces derniers temps parce que tu ne bouges pas beaucoup mais... tout le monde a commencé à l'éviter. Il a beaucoup changé, il est devenu lourd. Il n'arrête pas de me harceler comme quoi je lui devrais de la thune. Tout ce qui valait le coup chez lui a disparu, il n'y a même plus de trace de cet... comment dire... enthousiasme enfantin que nous aimions tous. Il a commencé à se la péter, personne ne pouvait plus supporter ses monologues à propos de son propre génie.

- Est-ce qu'on peut faire quelque chose ? ai-je demandé.

- Tu es fou si tu penses que tu peux faire quoi que ce soit. Tu ne ferais que t'attirer des ennuis... te foutre dans la merde.

- Je ne sais pas... Tu as des relations en ville, tu pourrais peut-être tenter quelque chose... Ne le prends pas mal, mais il me semble que tu lui dois beaucoup.

- Aaaah... Fous-moi la paix avec ces histoires. Ça, c'était quand on déconnait. Je ne dois rien à personne. Et d'ailleurs, si je n'avais pas été là, il en serait encore à traîner en baskets puantes et à s'emmêler les cheveux dans ses cordes de guitare en essayant de reproduire les riffs de Jimmy Page.

- C'est bon, n'exagère pas... Ce n'est pas le sujet. J'ai peur, en plus de tout ce qui s'est passé, qu'ils ne commencent à chier sur lui dans les médias. Je ne sais pas si ça t'arrive de feuilleter ces magazines empoisonnés dernière génération, ces « glossy » de bouseux ? On dirait qu'ils ne font rien d'autre qu'attendre

qu'il arrive quelque chose de moche à quelqu'un qui soit plus ou moins une personnalité.

- Et pourquoi est-ce que ça t'excite tant que ça ? Le type est foutu – et alors. Sa vieille va certainement s'en sortir, on va lui coller quelques années de taule, le temps que le procès soit fini la moitié sera déjà passée, un petit tour par ci par là et t'auras à peine le temps de te retourner qu'il sera déjà de retour. Peut-être qu'ils vont s'occuper de son cas là-bas... faire de lui un homme. Et qu'est-ce que ça peut te foutre ce qu'ils écrivent ? Qu'ils écrivent, mec, qu'ils écrivent ce qu'ils veulent. Ça me met toujours en joie, quand ils me conchient, pendant trois jours c'est tournée général à l'œil pour tout le bar.

- Comment est-ce que tu peux dire ça ? Je ne pense pas qu'ils aient jamais fait un homme de qui que ce soit. Et ils lui ont certainement foutu une raclée... J'ai bien peur qu'il ne puisse pas descendre plus bas que ça. Il faut une telle volonté à un homme dans ces circonstances ne serait-ce que pour relever la tête. Et je crains qu'il n'ait même pas la force de traverser la rue... Je me demande ce qui s'est réellement passé. Et pourquoi ?

- Mais rien... Il avait pris quelque chose. Il s'est énervé. Tu sais bien qu'entre lui et sa daronne, ça a toujours été... un peu tendu.

- C'est trop facile de dire qu'il avait « pris quèqu'chose ». C'est ce qu'ils ont dit, eux aussi, dans les journaux. Ça m'énerve, quand ils jettent ça direct au public... C'est si facile... Et d'ailleurs, si on va par-là, il prenait des trucs avant aussi, et il ne tabassait pas sa mère, ça lui arrivait de s'énerver avant aussi, et pourtant il ne...

Quand la conversation s'est finie, malheureusement sur les thèmes inévitables de la politique, des manifestations, des prévisions et des espoirs, je suis resté longtemps assis dans le noir. J'étais choqué par l'indifférence dont mes amis et mes connaissances voilaient la déchéance, les malheurs individuels et collectifs. Même aujourd'hui, alors que l'air résonnait de vibrations positives, alors que dans les rues descendaient des

hommes et des femmes pleins d'espoir et d'imagination, j'avais dû écouter les tirades d'Igor comme quoi ses affaires allaient mal depuis « qu'avait commencé cette chienlit », que sa clientèle s'était dispersée et errait dans les rues. « Ils ont trouvé une nouvelle distraction », avait-il dit.

- Tout ça, mon cher, c'est la même merde. Ceux-là ou les autres – pour moi, c'est tous les mêmes. Là, ils sont tout feu tout flamme, mais ça va leur passer. Ne me dis pas que toi aussi, tu t'es enflammé pour les manifestations ? Ne me déçois pas, je te croyais plus intelligent que ça...

Mihajlo Lisičić, le guitariste du groupe « Zenith F.C. », exclusivement connu sur scène et sur les pochettes de disques sous le nom de El Lisicki (El Lissitzky), en était arrivé à ce pseudonyme qui correspondait au nom du célèbre artiste d'avant-garde russe en raccourcissant la version anglaise de son prénom, *Michael*, plus exactement en en conservant les deux dernières lettres. Son prototype historique, Elazar, s'était lui décidé pour les deux premières. Le nom de Lisičić était naturellement adapté, ce qu'il avait pris comme une sorte de signe de la providence. Lisicki, Liske ou Foksi pour ceux qui étaient proches de lui, était une image d'un autre temps. Cependant, comme tout ce qui ne grandit pas et ne se développe pas, comme tout ce qui s'arrête ou épuise la quantité d'énergie qui lui avait été dévolue, cette image est devenue un peu fatiguée, un peu rebattue.

Il avait trois ou quatre ans de moins que moi. Peut-être même cinq. Quand ils ont déménagé dans la rue Ivan Begova, je rentrais au lycée, lui au collège d'à côté. Une différence trop importante à cet âge pour que nous nous fréquentions vraiment.

Cependant, malgré ma morgue de lycéen, et le fait que mes yeux n'avaient à l'époque, naturellement, que peu de place pour qui que ce soit d'autre à mes côtés au centre du monde, l'information qu'un gamin inhabituel était arrivé dans le quartier s'est frayée un chemin jusqu'à moi. Le nouveau-venu dans le bâtiment a commencé à venir me voir, d'abord craintivement. Il ne s'est pas laissé ébranler pas mes regards incrédules qui

suivaient son bonjour devant l'ascenseur ou dans les escaliers. Sa ténacité a réussi à faire vaciller ma pose.

Il me semble que Mihajlo n'a pas beaucoup grandi depuis le jour où je l'ai rencontré pour la première fois. Il est resté, comme on dit, de taille moyenne, peut-être même un peu petit pour un homme. Plus tard, je devais être convaincu que ma première impression n'avait pas été erronée – ce pressentiment qu'il existait en lui une dimension qui en faisait quelqu'un de particulier, de plus fort que ce dont il avait l'air. J'allais découvrir que c'était le son – même quand il ne faisait que gratter négligemment les cordes, il devenait le centre d'une sorte d'étrange nœud d'énergie, il devenait, mais c'était peut-être juste une impression personnelle, différent de tous ceux que j'avais vus jouer. Sur scène, avec le concours des amplificateurs et éclairé par les projecteurs, il n'avait pas l'air fragile, au contraire, il dominait, et on aurait dit qu'à chaque convulsion des cordes que les aimants transformaient en son tantôt difforme, tantôt clair, il devenait plus grand.

Notre première conversation, nous l'avons entamée au sujet des disques. Ces jours-là, je déambulais d'un air important avec le Lou Reed que je venais de recevoir, je ne me souviens plus lequel de ses premiers albums c'était, un de la période où il commençait sa carrière solo. Et je me suis, je crois, gagné à jamais les faveurs de Mihajlo le jour où je lui ai offert *Paranoid*, de Black Sabbath, un disque que, moi et mes amis, nous avions « dépassé » vers la fin du collège. Je pense que ce morceau de plastique d'importation dans sa pochette noire, sur lequel s'active une sorte de samouraï flou, a joué un rôle prépondérant dans le développement de sa popularité parmi les gamins inconnus de sa classe.

Alors que ses camarades jouaient encore parfois aux billes, ou qu'ils faisaient de temps à autre leurs preuves en étant choisis pour jouer au football miniature avec de plus âgés qu'eux, Mihajlo passait le plus clair de son temps à jouer de la musique. Sa mère, si je me souviens bien, l'emmenait prendre des cours de violon chez un professeur aveugle qui vivait dans le

coin, sans doute vers Kosančićev venac, mais les invectives quotidiennes que l'on entendit nettement tout l'été par les fenêtres ouvertes de la terrasse donnant sur la cour intérieure donnaient à penser qu'il passait bien plus de temps avec une guitare entre les mains.

Je me souviens que, lors de l'une de nos premières conversations, Mihajlo m'avait dit qu'ils n'étaient là que provisoirement – leur maison de Banovo brdo avait été détruite, et il ne serait mon voisin que le temps qu'on en construise une nouvelle à la place. Et dans cette maison – il levait un peu la tête et d'une légère grimace soulignait le sens de ce qu'il voulait dire – ils auraient un plus grand appartement. Dans lequel et lui et sa maman auraient chacun leur chambre, plus une grande, pour eux deux.

La barrière des ans entre nous deux s'est estompée petit à petit – il mentionnait de moins en moins, de la tristesse dans la voix, le paradis perdu de Banovo brdo, et il parlait de plus en plus les avantages du centre-ville, de ses nouveaux copains de classe.

Le hasard a voulu que je déménage d'Ivan Begova avant lui. Malgré le fait que, grâce aux compétences de mon père, jeune cadre et technocrate, on ait avant même son premier mariage chassé de la maison de sa mère les deux familles qui, après l'arrivée du communisme, y avaient acquis un statut de sous-locataires à la faveur d'une vague de répression des restes de la classe vaincue au moyen de la « rationalisation » de l'espace immobilier, malgré le fait que le nombre de mètres carrés par membre de la maisonnée ait largement dépassé toutes les normes socialistes, le camarade Tozić, directeur, conseiller, référent... peu importe ce qu'il était au juste, avait reçu un « agrandissement », plus exactement un nouvel appartement spacieux à Senjak. À la différence de celui où j'avais passé mon enfance, ce nouvel appartement était clair, avec un plafond bas auquel j'ai eu du mal à m'habituer. J'ai arrêté de rencontrer des blattes, le parquet ne grinçait pas et, grâce au chauffage central, il faisait chaud dans la salle-de-bains même

en hiver. Par les fenêtres impeccables cernées d'aluminium, on pouvait voir la forêt, si bien que j'ai longtemps eu l'impression que nous étions quelque part en vacances.

Et c'est, une fois de plus, le hasard, comme on dit dans les journaux, « un hasard malheureux », qui est responsable du fait que je sois, à peine plus de deux ans plus tard, revenu vivre à mon ancienne adresse. Mais alors, dans l'appartement 5a, ou plutôt dans le misérable moignon amputé d'un appartement autrefois bourgeois qui avait initialement occupé plus de la moitié de l'étage, habitait une nouvelle famille qui espérait recevoir rapidement un logement durable.

Nous n'avons pas complètement arrêté de nous voir – Mihajlo venait de temps en temps faire un tour dans ce qu'il appelait, malgré la période relativement courte qu'il avait passé à Ivan Begova, « son ancien quartier ».

À la fin de sa première, après avoir avec mon aide modeste surmonté tous les écueils qui, au début du trimestre, avaient eu tout l'air d'un ticket assuré pour le redoublement, il reçut de sa mère la guitare électrique promise. Il se bricola lui-même son premier ampli, à partir de la radio qui, recouverte de toile cirée, assumait depuis plus de dix ans dans notre terrasse-véranda les fonctions de support à pots de fleurs.

Un jour, peu après mon retour à Ivan Begova, il m'a téléphoné – il m'a dit qu'il avait envoyé se faire voir les déchets de son groupe, qu'ils n'entraient que dalle, qu'ils ne faisaient que fumer de la colle et adoraient « Deep Purple ». Maintenant, il jouait avec d'autres personnes. Ils répétaient, et ils se disputaient encore à propos du nom du groupe.

- Tu sais ce que c'est... C'est le plus important, a-t-il continué. Tu pourrais peut-être nous aider...

Lorsque, quelques jours plus tard, je l'ai retrouvé devant le « Cacatoès doré », j'ai compris la signification de ses mots. La crinière sur laquelle il passait plus de temps que ses répétitions quotidiennes, dans des tentatives de la dompter, de « l'aplatir », la « mettre en ordre », avait disparu. Ses cheveux étaient courts, confits dans le gel, et oranges.

Les premiers groupes de Mihajlo n'ont laissé aucune trace sur le vinyle. Il existe cependant quelques archives sonores, vraisemblablement conservées par seuls les plus fanatiques des admirateurs de son œuvre, ou du moins de ce qu'il a fait plus tard – les compilations samizdat sur cassettes à petit tirage *Najgore od najgorih* (les pires des pires) et *Ada Huja – uživo na deponiji* (L'île Huja – live à la décharge), sorties bien des années plus tard, contiennent également des enregistrements du groupe « Razdešeno ravnodušni », « les indifférents désaccordés », dans lequel le statut de star de Mihajlo était encore à l'époque surpassé par celui de Zole, le chanteur, qui dans aucun de la dizaine de groupes à la tête desquels il fut par la suite ne réussit à dépasser la gloire des « Razdešeni ». C'est dans leurs concerts qu'étaient pour la première fois apparus les silences généralisés, les échanges de crachats rituels, bref, le délire punk sous lequel cette formation éphémère est restée dans les mémoires des connaisseurs de cette scène naissante. Plus tard encore, Zole devint un précurseur dans un domaine de plus – il fut le premier de cette scène à mourir du syndrome d'immunodéficience acquise, connu par la suite sous l'acronyme de « sida ».

Première édition en serbe : 2002